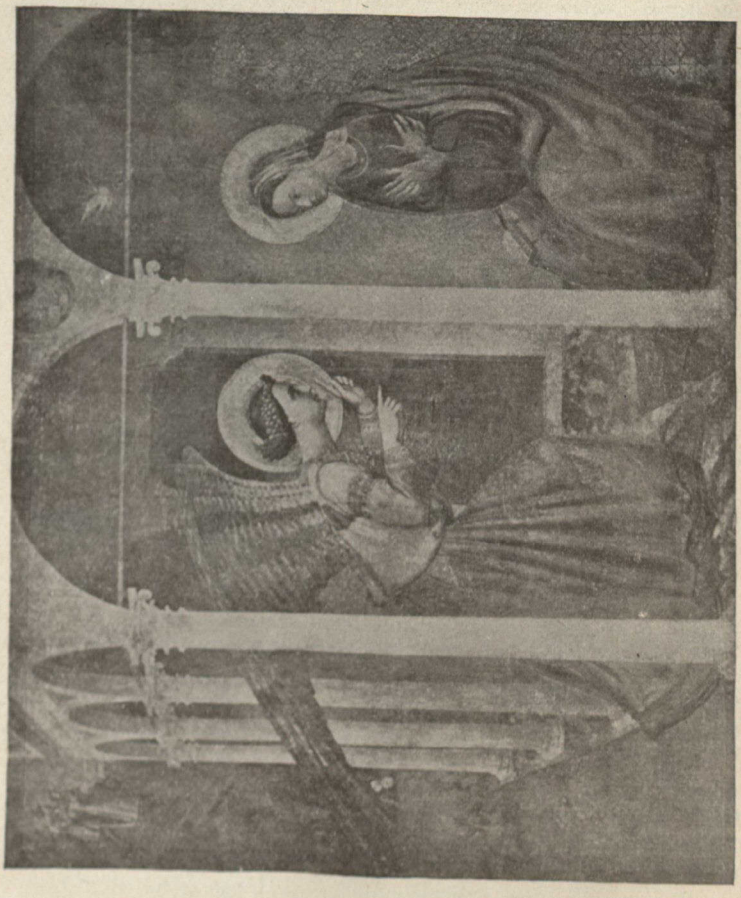
PAGES

MANQUANTES



Nos gravures reçues et insérées à la toute dernière heure rendent le sommaire inexact.

La gravure ci-haut est une *Annonciation* par Fra Angelico, celle du *Gesu* de Cortone.

Le *Saint Thomas* de la page 83 est de la célèbre femme-peintre, Van Oer.

LE ROSAIRE

PREMIÈRE PARTIE

Notions Générales

I

LES ORIGINES DU ROSAIRE

Art. II. *Le Rosaire et la fausse critique*

L'Institution du Rosaire, appelé également Chapelet et Psautier de la Bienheureuse Vierge, fait plus qu'appartenir à l'ère primitive des Frères-Prêcheurs. Elle la précède ; elle se rattache à cette époque où saint Dominique luttait en-

core isolément contre l'hérésie, au moyen de la doctrine, de l'exemple et de la prière. Le Rosaire, arme puissante entre ses mains, apparaît dès lors au grand jour, et revendique une part dans le triomphe des catholiques à Muret (1213).

Et, toutefois, ce grand jour n'a point passé dans les écrits. A proprement parler, les origines du Rosaire n'ont pas d'histoire, et n'en auront probablement jamais. Lorsqu'on avance qu'il a été institué par saint Dominique et qu'il tint une grande place dans le ministère de ses fils immédiats, on a pour garants de cet inexpugnable énoncé, d'une part, la tradition, et, de l'autre, des inductions critiqnes qui, à une époque tardive, lui vinrent en aide et la vengèrent.

Ce sont ces éléments d'une tradition respectable au premier chef et d'une érudition tout à fait catholique, que nous avons le dessein de mettre en œuvre dans la présente Etude.

Les sources de certitude sur les origines du Rosaire, sur sa date contemporaine de la première existence des Frères-Prêcheurs, son institution par saint Dominique, sont, nous l'avons dit, de deux sortes : la tradition et la discussion.

La tradition dont nous voulons parler n'est pas une tradition quelconque. C'est celle de l'Église, de cette Église romaine douée, même dans les choses secondaires, comme dans toutes celles auxquelles elle attache définitivement son nom, d'un tact et d'une sûreté de vue qui lui viennent d'en haut. Comme on doit s'y attendre, l'ample série des actes pontificaux relatifs au Rosaire a pour but principal d'enrichir cette dévotion de faveurs spirituelles. Cependant—et il devait être en ainsi—un intérêt historique s'attache à ces titres si nombreux. Certains décrets, d'un caractère répressif, assurent l'antique possession des Frères-Prêcheurs contre toute revendication, directe ou indirecte. Dans son ensemble, la collection devenue quatre fois séculaire des diplômes pontificaux, atteste, sans jamais se démentir, l'antiquité du Rosaire et son institution par saint Dominique. Cette généalogie fut en vain combattue : sans s'émouvoir aucunement, l'Eglise romaine est de-

meurée, jusqu'au jour présent, invariable dans ses affirmations.

Il y a donc sur les origines du Rosaire une tradition qui n'est n'est pas seulement celle des Frères-Prêcheurs, mais celle de l'Eglise, et celle de l'Eglise tout entière, dans ce sens que, partout, l'Eglise enseignée a cru ce que professait, sur ce point, l'Eglise mère et maîtresse. "Une conviction des fidèles catholiques, qui ne s'est jamais démentie, écrit très justement un auteur du XVIIe siècle, c'est que saint Dominique, instruit et inspiré par la très sainte-Vierge, Mère de Dieu, institua le premier l'Association du Rosaire."

Pour nous, l'histoire diplomatique du Rosaire va s'ouvrir en 1470. Il eût été facile de remonter plus haut ; mais, dans un exposé consacré d'une manière exclusive aux preuves d'autorité, nous avons écarté les éléments discutables.

Commençons par les témoignages de trois Papes contemporains d'Alain de la Roche : le premier, comme Pontife ; les deux autres comme ayant grandi dans les dignités ecclésiastiques tandis que le Bienheureux accomplissait sa mission. Sixte IV, en 1479, déclare que le Rosaire est une dévotion ancienne, dont la flamme vient d'être attisée. Innocent VIII, en 1491, s'exprime dans les mêmes termes. En 1494, Alexandre VII est plus explicite. Il rappelle que "par les mérites de saint Dominique, prédicateur insigne du Rosaire ou Chapelet, le monde entier avait été raffermi sur ses bases—*tota mundi machina extitit præservata*".

Au XVIe siècle, l'Eglise, commençant à exercer à l'égard du Rosaire une magnificence dont on n'avait pas encore d'exemple, trouve dans l'octroi répeté de ses grâces, des occasions d'insister avec une force croissante sur la question d'origine. Obligé à restreindre nos citations, nous ferons entendre, par une préférence qui s'explique à plus d'un titre, la voix de saint Pie V. Dans la Bulle *Consueverunt romani Pontifices* (1569), monument remarquable des annales du Rosaire, le saint Pape affecte de rappeler l'humilité de sa condition première, alors qu'il portait l'habit de saint Dominique. Il définit avec une grande précision la pieuse pratique dont il avait été lui-même le prédicateur. "Le Rosaire, dit-il, ou Psautier de

Marie, ce mode de prière facile et à la portée de tous—*omnibus pervium*—consiste dans la Salutation angélique, répétée cent-cinquante fois, conformément au nombre des psaumes de David, et dans l'adjonction, à chaque dizaine, de l'Oraison dominicale et de méditations déterminées, embrassant la vie tout entière de Notre-Seigneur Jésus-Christ."

A cet exposé sur la nature du Rosaire, saint Pie V ajoute, relativement à ses origines, des notions que le Bullaire ne cessera plus de reproduire.

Cette dévotion a pour auteur saint Dominique, "inspiré par l'Esprit-Saint, comme on le croit pieusement—*Spiritu Sancto, ut piè creditur afflatus.*"

Le Rosaire fut institué afin de conjurer les maux de l'Eglise, et pour la protéger contre les ravages des sectes en France et en Italie. En des circonstances critiques, Dominique "leva les yeux vers le ciel, vers ces hauteurs où règne la glorieuse et douce Vierge Marie, qui, par la puissance de son Fils, a écrasé la tête du serpent et porté le coup mortel à toutes les hérésies".

Le Rosaire prêché par saint Dominique et par ses disciples produisit des fruits merveilleux. "Un changement soudain s'opéra parmi les fidèles. Enflammés par la prière, éclairés par la méditation, ils devinrent des hommes nouveaux. Les ténèbres de l'hérésie se dissipèrent, et la foi reprit son empire. De toutes parts, des Frères-Prêcheurs, légitimement députés par leurs Supérieurs, établissaient des confréries."

Telles seront au cours des siècles les déclarations des Pontifes romains. Pour déterminer un choix que la richesse du sujet rend difficile, prenons occasion de faits plus marquants dans l'histoire du Rosaire. Attachons-nous aux actes de Grégoire XIII qui institua la fête annuelle de la pieuse association, de Benoît XIII qui approuva l'office de cette solennité, de Benoît XIV qui, dans la défense des droits historiques du Rosaire, ajouta l'autorité d'une science peu commune à celle de sa charge pontificale; de Pie IX enfin, dont les diplômes démontrent que, en s'éloignant du point de départ, la tradition romaine reste la même.

Et, d'abord, saint Pie V était mort depuis un an, quand, en souvenir des trophées de Lépante, remportés

avec le concours de ce vaillant Pontife, Grégoire XIII instituait la solennité du saint Rosaire. On sait que le triomphe des armes chrétiennes avait lieu au moment même où les confréries du Rosaire se livraient à des supplications publiques, inspirées par le saint Pape alors régnant. Son successeur, dans la Bulle *Monet Apostolus* (1573), constate cette coïncidence. Il a soin d'associer à la victoire d'hier, les souvenirs de l'assistance divine aux jours anciens.

" Les prières, dit-il, qu'on adresse au Seigneur, montent vers lui avec d'autant plus de succès, que les intercesseurs qui les appuient sont plus dignes, et que la forme et le mode de ces prières se prêtent davantage à la piété. C'est pourquoi nous nous souviendrons des temps difficiles où la foi étant attaquée en France et en Italie par de pernicieuses hérésies, saint Dominique, auteur premier des Frères-Prêcheurs, institua, pour détourner la colère de Dieu et obtenir le secours de la Bienheureuse Vierge, cette pratique si pieuse qu'on appelle le Rosaire ou Psautier de Marie. Nous nous souviendrons, en même temps, que le 7 d'octobre (jour de la victoire de Lépante), coïncidant avec le premier dimanche du même mois, les confrères enrôlés dans le monde entier sous la bannière du Rosaire, se réunirent en procession afin d'implorer l'assistance divine. D'où l'on peut pieusement inférer que, par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, ces prières furent d'un grand secours pour obtenir la victoire. "

Le XVIIe siècle est riche en documents ; et, toutefois, nous sauterons à pieds joints sur cette période, pour arriver au pontificat de Benoît XIII, le dernier des Papes dominicains.

(*à suivre*)

R. P. DANZAS,
des fr. prêch.

MGR. JANSSENS, ARCHEVÊQUE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

D'une lettre *privée* adressée par Mgr. Janssens, archevêque de la Nouvelle-Orléans, à notre R. P. Prieur, nous extrayons le passage qui suit, en offrant toute notre reconnaissance à l'éminent prélat :

"En recevant le premier numéro du "Rosaire", je me dis : Pourquoi n'avez-vous pas publié cette Revue beaucoup plus tôt ? Vous venez un peu tard, car votre Ordre surtout sait que la récitation du chapelet est la plus grande dévotion, et la plus grande consolation pour le bon chrétien. Bon succès ; je suis convaincu que la Revue fera un grand bien."

Nouvelle-Orléans, 30 janvier, 1895.

† F. JANSSENS,
Arch. de la N. O.

LE LYS DE S. JOSEPH.

(*Légende d'origine inconnue.*)

Quand l'âge des fiançailles fut arrivé pour la bienheureuse Vierge Marie, les prêtres, qui l'avaient élevée dans le Temple loin de tous les regards des hommes, firent publier que tous ceux qui pouvaient prétendre à sa main, suivant la loi des Juifs, devaient se présenter devant elle.

Or, chacun des jeunes gens de sa tribu et de sa parenté s'empressa de venir en ses plus beaux habits de fête, portant un bouquet de fleurs choisies pour plaire à Notre Dame. Joseph, le plus pauvre de tous, vint aussi, avec son vêtement de travail, le seul qu'il eût, et n'ayant point, comme les autres, un bouquet de fleurs rares, il cassa un lys en traversant un champ et se tint humblement après tous les autres.

Et tous les jeunes gens passèrent devant Notre-Dame avec leurs beaux vêtements et leur bouquet de fleurs choisies ; mais elle saluait gracieusement et n'arrêtait sur aucun d'eux ses yeux ni son cœur, ni n'acceptait leur bouquet de fleurs choisies.

Mais quand vint après tous les autres le Bienheureux Joseph, Notre-Dame arrêta très doucement sur lui son regard, et, prenant son lys, elle dit aux prêtres : "Voici l'époux que je veux prendre ; car il gardera toujours sans tache le lys de ma virginité."

Et c'est ce lys qui depuis lors a toujours fleuri dans la main du Bienheureux Joseph.

"IL MIRACOLO.[1]"

"L'Annonciation!..La Vierge!..quel sujet!.."

Et là, devant sa toile, Angelico songeait.

Tout le sujet déjà vivait là sur sa toile :
Le lis fleuri, la robe et les longs plis du voile ;
Près du fuseau qui dort, le saint livre posé ;
L'ange blanc qui descend du nuage rosé,
Et va dire l'*Ave* du sublime message.
Il ne manquait plus rien au tableau qu'un visage,
Visage de la Vierge, ineffable portrait!..

Et là, devant sa toile, Angelico souffrait.

"Ce visage!..Il le faut souriant et sévère.
Entrevoyant la crèche et rêvant au Calvaire,
Réflétant à la fois la Croix et le berceau...
Mais j'ai beau tourmenter mon front et mon pinceau,
Depuis trois jours j'attends, je commence, j'efface,
Je recommence encore...et rien qui satisfasse..
Je promène au hasard mon crayon inquiet."

Et là, devant sa toile, Angelico priait.

Rien ne vient ; l'idéal flotte dans son génie :
"Ce front où la splendeur à la grâce est unie,
Il est si doux, il est si pur, il est si grand!..
Ma foi le sent, mon cœur le voit et le comprend,
Mon âme en est ravie, elle en est possédée..
Mais la main me trahit et fausse mon idée :
Je ne fais rien de beau, de vrai, rien de complet!"

Et là, devant sa toile, Angelico tremblait.

"Moi, peintre!..Hélas, je peins comme un enfant épelle."
Et l'humble artiste court au chœur de la chapelle ;
Seul dans l'ombre pieuse, il se plaint, à demi,
A Jésus son Sauveur, son maître, son ami,
Son frère : O Vous, son Fils, tout puissant auprès d'elle,

(1) Admirable pièce qui nous est venue de France, sans nom d'auteur. Nos plus vifs remerciements pour ce précieux envoi.

Donnez-moi le génie, ou du moins un modèle...
Son visage éblouit les anges dans les cieux,
Et j'ose, moi, mortel, pécheur audacieux,
Fondre dans un rayon de couleur éphémère,
Son sourire de Vierge et sa beauté de mère!"

Angelico revint à son travail béni ;
Mais son tableau, divin chef-d'œuvre était fini :
Le visage, humble et doux, gracieux et sévère,
Réflétait à la fois la crèche et le Calvaire,
Par la main d'un artiste invisible achevé,
Et tel qu'Angelico l'avait toujours rêvé,
S'encadrant à miracle aux plis mouvants du voile.

Et l'ange alors sourit dans le coin de la toile,
Comme pour dire : " Ami, c'est moi..c'est mon secret !"

Et là, devant sa toile, Angelico pleurait !

LE ROSAIRE ET LA PALESTINE.

I. L'Annonciation et Nazareth.

(1er mystère joyeux, 25 mars)

Parmi les villes de la Galilée dont la vue éveille dans l'âme les plus douces et les plus vives émotions, Nazareth occupe une des premières places[1]. Nazareth, la cité blanche, rayonnant comme un lis virginal ; la ville des fleurs, la Fleur de la Galilée, où s'est tenue cachée la fleur la plus imcomparable qui se soit épanouie sur la terre; où a germé le rejeton qui s'est élevé comme un signe a la vue du peuple, et vers lequel toutes les nations sont accourues ;

(1) Saint Jérôme fait dériver le mot "Nazareth" du mot hébreu "Netzer", qui veut dire "rejeton." (*Commentaire sur Isaïe*, chap. XI.) Dans une de ses lettres, ce même saint dit : "Allons à Nazareth, et d'après l'interprétation de ce mot, nous contemplerons "la fleur de la Galilée." Selon l'interprétation arabe, "Nazareth" signifie "la victorieuse," du mot "nassara"—vaincre. Quaresmius nous dit queNazareth s'appelait "Medinat-abiat, c'est-à-dire "La cité blanche."

la cité victorieuse qui a vu, sous les dehors d'un enfant, celui qui a été appelé Admirable, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix ; celui qui s'est assis sur le trône de David, et qui a conquis un royaume éternel, pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice. C'est dans cette ville que Dieu envoya, selon le récit de saint Luc, l'ange Gabriel vers une Vierge fiancée à un homme de la race de David, qui s'appelait Joseph.

Entrons avec l'ange dans cette pauvre demeure. Elle ressemblait beaucoup sans doute à ces habitations pauvres qu'on rencontre encore de nos jours si souvent en Palestine, éclairées par la porte seulement, et servant à la fois de cuisine, de chambre à coucher, de tout ; ayant pour ameublement une natte, quelques coussins, un ou deux vases d'argile et un coffre.

Cette pauvre habitation a été transformée plus tard en Eglise, et cette église renferme une crypte que nous allons visiter. On y descend, du milieu de l'Eglise, par un escalier de dix-sept marches en marbre blanc. Au bout des quinze premières marches, on rencontre une chapelle, appelée la "chapelle de l'ange," qui forme un rectangle de 25 pieds de longueur sur 7 pieds de largeur. A droite est un autel dédié à saint Joachin et à sainte Anne ; à gauche est l'autel de l'archange Gabriel. Deux marches plus bas est le sanctuaire de l'Annonciation. Cette seconde chapelle est entièrement creusée dans le roc. Elle est éclairée par des lampes. Suivant la tradition, la sainte maison de Lorette aurait été adossée contre cette crypte, et aurait occupé la place qu'occupe actuellement l'escalier. C'est dans cette enceinte que nous trouvons l'archange Gabriel et la Vierge.

Saint Bernard se demande : "Quelle est cette vierge si vénérable pour qu'elle mérite d'être saluée par un ange, et si humble qu'elle est la femme d'un charpentier ? Auguste alliance que celle de la virginité et de l'humilité ! Combien le Seigneur n'aime-t-il pas une âme dans laquelle l'humilité fait valoir la virginité et la virginité fait briller l'humilité!"

Saint Luc nous le dit: "Le nom de la Vierge était Marie. L'ange entra dans sa maison et lui dit : " Je te salue pleine de grâce ! Le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre toutes les femmes !" A ces paroles de l'ange,

Marie fut troublée, et elle se demandait en elle-même ce que pouvait être une semblable salutation. " Ne crains point, Marie, reprit l'ange ; tu as trouvé grâce devant Dieu. Tu concevras et tu enfanteras un fils, à qui tu donneras le nom de Jésus. Il sera grand et aura pour nom "le Fils du Très-Haut." C'est lui que le Seigneur Dieu assoira sur le trône de David son père. Il régnera à jamais sur la maison de Jacob, et sa royauté n'aura point de fin. Mais reprit la Vierge, je ne connais point d'homme, comment cela aura-t-il lieu ? L'ange lui répondit : L'Esprit-Saint descendra en toi ; la puissance du Très-Haut t'enveloppera de son ombre ; et l'Etre saint qui naîtra de toi ne sera autre que le "Fils de Dieu".... Alors Marie prononça ces mots : Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait suivant ta parole. Et l'ange la quitta." —

Marie se trouble en entendant l'ange la proclamer reine entre toutes les femmes. En effet, pour une âme humble, rien n'est plus étrange et plus incroyable que d'entendre faire son éloge.

C'est contre ces louanges que s'élève le prophète Isaïe (IX. 16), lorsqu'il s'écrie : " Et ceux qui font accroire à ce peuple-ci qu'il sera heureux, se trouveront des séducteurs ; et ceux du peuple qui se font accroire qu'ils seront heureux, se trouveront perdus... Le plus léger souffle de vanité détruit la vertu d'humilité.

Puisqu'il en est ainsi. ne soyons pas surpris que Marie si humble se trouble et s'alarme en entendant cette louange. Qu'il serait à souhaiter que tous apprissent de cette Vierge à être toujours tremblante en entendant leurs louanges. Sénèque, ce grave philosophe stoïcien, le dit à son ami Libéralis : "Je vais t'indiquer quelque chose, dont le besoin se fait sentir aux plus hautes fortunes, et qui manque à ceux qui ont tout. C'est un ami qui dise la vérité, qui arrache au concert unanime des flatteurs un homme enivré de mensonges, et conduit à l'ignorance du vrai par l'habitude d'entendre toujours des paroles complaisantes au lieu de paroles honnêtes. Pas un ne cherche à persuader ou a dissuader d'après la conviction de son cœur, mais, dans ce combat d'adulations, le seul soin de tous les amis, leur seule émulation est de chercher qui caressera le mieux les passions de celui qu'ils courtisent."

J'ose dire que la virginité même de Marie n'aurait pas été agréable à Dieu sans l'humilité. L'Esprit de Dieu ne se repose que sur celui qui est humble. C'est encore le prophète Isaïe (LVI.2.) qui nous le dit : " Mais à qui regarderai-je? A celui qui est humble, qui a l'esprit brisé et qui tremble à ma parole." Si Marie a plu à Dieu par sa virginité, elle a conçu par son humilité. Que dites-vous, chaste orgueilleux? Marie oublie qu'elle est vierge et ne fait gloire que de son humilité ; et vous vous flattez de votre virginité sans vous soucier de votre humilité. Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, " Et respexit humilitatem ancillæ suæ". Il vous serait plus avantageux de n'être pas vierge, que de vous enorgueillir de votre virginité.

Le signe le plus authentique de notre rédemption, selon le récit d'Isaïe, c'était qu'une vierge, demeurant vierge, concevrait un fils et que ce fils serait Dieu. Ce prodige surpasse toutes les lois de la nature, mais il ne laisse pas d'être, dans un sens, parfaitement naturel. Car, si un Dieu, en se faisant homme, devait avoir une mère, il était nécessaire que cette mère fût vierge ; et si une vierge, par le plus inouï de tous les miracles, devait avoir un fils, ce fils devait être Dieu.

Le messager céleste attend le consentement, et il lui est donné par ces paroles : "Qu'il m'arrive, selon que tu m'as dit. "Que se passa-t-il alors dans la sainte maison de Nazareth?.. D'un mot, saint Jean nous le révèle : "Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous." La seconde personne de l'adorable Trinité se dépouille de sa grandeur et descend de son trône par un anéantisement volontaire. Le grand Bossuet voit deux choses dans cet abaissement. Dieu est le Seigneur des Seigneurs, et ne voit rien au-dessus de lui ; Dieu est unique dans sa grandeur et ne voit rien autour de lui, qui l'égale. Et voici que celui qui n'a rien au dessus de lui, se fait sujet et se donne un maître ; celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons ; il se met en égalité avec les hommes. C'est donc avec raison que le Prophète s'écrie, que Dieu a fait—une nouveauté.

Aristote, dans ses Métaphysiques, parlant de la cause première de toutes les choses, dit qu'elle est un acte pur, et à ce titre, il lui attribue la dignité, la sagesse, la puis-

sance, la bonté, en un mot toutes les perfections, de telle sorte qu'on ne peut rien y ajouter, parce que toutes les qualités sont en elle à un degré si élevé qu'elles ne peuvent recevoir aucun accroissement. Il dit ensuite qu'elle est la vie, et qu'elle trouve la félicité parfaite dans la contemplation de sa beauté et de sa richesse infinie. Son élévation et sa pureté sont si grandes qu'elle n'est occupée d'autre chose que d'elle-même, et que rien ne peut convenir à son intelligence que la contemplation d'elle-même.

Si ce philosophe païen avait vu cette sublime nature renfermée dans le sein d'une femme, revêtue d'une chair mortelle, de quelle admiration et de quel étonnement n'eût-il pas été saisi? Il est plus facile de le comprendre que de l'exprimer. Quels doivent être, par conséquent vis-à-vis de ce mystère, les sentiments du chrétien?

Je m'arrête. Jésus, non seulement a été conçu à Nazareth, mais il y a passé les trente premières années de sa vie dans l'humilité et le travail. C'est pour cela que nous allons parcourir ses rues et les endroits sanctifiés par son passage.

Quittons la crypte, et remontons dans l'église supérieure, qui n'a rien de remarquable. Elle est divisée en trois nefs, et forme un rectangle de 66 pieds de long sur 54 pieds de large. Elle est loin d'avoir la longueur qu'exigeraient ses autres dimensions. Elle n'est pas orientée; elle est tournée du sud au nord. Le chœur est beaucoup plus élevé que la nef; on y monte par deux escaliers disposés à droite et à gauche de l'ouverture de la crypte.

Le couvent des Pères franciscains est attenant à cette église; il est vaste, précédé d'une cour, mais très-disgracieux. Vis-à-vis de l'église, de l'autre côté de la rue, se trouve l'hospice, ou la *Casa Nuova*, pour les pèlerins.

A quelque distance de là, se rencontre une petite chapelle, qui, selon la tradition franciscaine, se trouverait sur l'emplacement de l'atelier du père adoptif de Notre-Seigneur. Ce serait là que le divin Enfant grandit, occupé de travaux manuels. Sous l'autel est l'inscription: *Hic erat subditus illis.* "C'est ici qu'il leur fut soumis." La chapelle est récente.

Dans le quartier haut de la ville, il y a un autre petit sanctuaire, nommé *Mensa Christi.* Au milieu de ce sanctuaire, se trouve un grand bloc de pierre, qui mesure

12 pieds 50 de long sur 9 pieds de large et 3 pieds de haut. D'après la même tradition franciscaine, cette pierre aurait servi de table à Notre-Seigneur, qui y aurait mangé avec ses disciples après sa résurrection. De là le nom de *Mensa Christi*, c'est-à-dire "Table du Christ."

Tout à côté, se trouve l'église maronite. Rien de remarquable. L'église des Grecs unis occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne synagogue où Jésus lut ce passage d'Isaïe : "L'Esprit de Dieu est sur moi. Il m'a consacré par son onction et il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer publiquement aux captifs la délivrance, pour affranchir les opprimés, pour prêcher l'an de grâce du Seigneur et proclamer le jour où le compte de chacun sera réglé suivant ses mérites." Ce passage, dis-je, Jésus l'interprétait à ses compatriotes, interprétation qui excita tellement les Juifs, qu'ils se jetèrent sur lui pour le tuer. Ils le conduisirent même, avec le dessein de le jeter en bas, jusques au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était assise. Mais Jésus, passant au milieu d'eux, suivit son chemin.

L'église grecque schismatique, dédiée à saint Gabriel, est assez remarquable, surtout pour les arabesques qui ornent les boiseries de l'iconostase. Dans une chapelle souterraine est une citerne qui reçoit les eaux d'une source située un peu plus haut dans la montagne. C'est ici, suivant une tradition, qu'un jour la sainte Vierge puisant de l'eau, aurait été saluée une première fois par l'ange. Troublée, Marie rentre précipitamment dans sa maison où elle aurait revu de nouveau le messager céleste.—Un canal conduit l'eau un peu plus bas à une fontaine publique, nommée "Fontaine de la Vierge."

D'après Arculphe, pèlerin du septième siècle, ce serait dans l'église des Grecs que se trouvait l'atelier de saint Joseph, et non pas là où on le montre aujourd'hui.

Nazareth est un séjour délicieux, un des rares endroits de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse, au milieu de la désolation musulmane. La population, qui s'élève à environ 5000 habitants et se compose de latins, de grecs schismatiques, de maronites, de protestants et de musulmans, est aimable et souriante ; les jardins sont frais et verts. La ville elle-même est as-

sez mal construite sur le flanc de la montagne, mal entretenue ; elle est poussiéreuse en été et fangeuse en hiver. Antonin le martyr, pèlerin du sixième siècle, fait un tableau enchanteur de la fertilité des environs, qu'il compare au paradis. La beauté des femmes, qui se rassemblent le soir à la fontaine de la Vierge, beauté qui était déjà remarquée au sixième siècle et où l'on voyait un don de la Vierge Marie, s'est conservée d'une manière frappante. Antonin le martyr remarque en outre que les femmes juives, ailleurs dédaigneuses pour les chrétiens, sont ici pleines d'affabilité. Nazareth est une ville de " Fellahs ", c'est-à-dire de paysans ou d'*habitants*. Ils sont indépendants et fiers ; leur langage est plus viril que dans le reste de la Palestine ; ils prononcent fortement les lettres gutturales, signe distinctif d'un caractère ferme.

Il nous reste un endroit à visiter. C'est le lieu d'où les habitants de Nazareth ont voulu précipiter Notre-Seigneur.

S. Luc nous dit que cette montagne est celle-là même sur laquelle est située la ville. Un grand nombre en effet cherche au sommet de la montagne sur laquelle la ville est assise, le lieu de la " précipitation." Mais ici encore la tradition franciscaine montre une autre montagne, à environ trois quarts d'heure au sud de Nazareth. Sur le chemin, on rencontre un sanctuaire appelé " *Santa Maria del tremore*," qui se trouve sur l'emplacement d'un ancien couvent de Bénédictines. Ce serait en cet endroit que se trouvait la sainte Vierge lorsqu'on conduisit Jésus hors de la ville pour le mettre à mort. Un tableau, derrière le maître autel, représente ce fait. En continuant la route, on arrive à la montagne appelée par les arabes " Djebel el-Kafzeh " c'est-à-dire, " mont de la précipitation ". De cette montagne on a une très belle vue sur la plaine d'Esdrelon. Les Pères franciscains vont tous les ans, le lundi de la troisième semaine de carême, chanter en cet endroit l'évangile qui raconte cet événement.

Nous n'avons pas l'intention de discuter ici la véracité de toutes ces traditions. Un point est certain pour nous : c'est à Nazareth qu'à eu lieu l'Annonciation ; c'est à Nazareth que Jésus a passé ses trente premières années dans l'obscurité et l'humilité, et cela suffit à notre dévotion.

Ce n'est pas sans dessein que Jésus a choisi Nazareth pour être témoin des premières années de sa vie. Du temps du Sauveur, cette ville avait une très mauvaise réputation. Nous connaissons tous la réponse de Nethanael à Philippe, lorsque celui-ci lui dit, que Jésus de Nazareth était celui que les prophètes avaient annoncé. "De Nazareth ? il peut y avoir du bon !"

Aussi au commencement du Christianisme, on appela les chrétiens par ironie des Nazaréens, nom qu'ils portent encore aujourd'hui en Orient. Les chrétiens sont les "Nassara."

Dans un prochain article nous parlerons du 2e mystère joyeux, la Visitation, qui nous transportera à Ain-Karim, non loin de Jérusalem.

FR. C.
des fr. pr.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

5o *A. F.* L'indulgence plénière accordée pour la récitation entière du Rosaire, comme vous le dites dans votre premier numéro, est-elle parfaitement authentique ?

Rep.—La plupart des manuels du Rosaire affirment qu'en récitant en un même jour, un Rosaire entier, on gagne une *indulgence plénière.* Ils le prouvent en disant que les souverains Pontifes, et notamment Clément IX, ont accordé au Rosaire toutes les indulgences de la couronne ou chapelet d'Espagne, et que parmi ces indulgences, il y en a une plénière.

Au surplus, un de nos Pères, voulant une preuve certaine de l'authenticité de cette indulgence, s'est adressé à Rome. Rome a répondu que cette indulgence plénière attachée à la couronne d'Espagne, était parfaitement authentique, et que la communication de cette indulgence à la récitation du Rosaire était également à l'abri de tout doute et de toute contestation.

Ainsi donc, toutes les personnes, *convenablement disposées,* qui récitent leurs quinze dizaines en un seul jour gagnent une indulgence plénière. Il arrive bien souvent à des personnes de dire trois chapelets le dimanche, et que de malades, retenus chez eux par infirmité ou maladie, peuvent en faire autant, et mériter ainsi l'indulgence plénière, si elles appartiennent à la confrérie !

Maintenant, il va de soi que les associés du Rosaire perpétuel peuvent gagner deux indulgences plénières en faisant l'heure de garde. La première leur a été accordée par Pie IX comme associés du Rosaire perpétuel ; la seconde est celle dont nous venons de parler, et qui a été concédée par Clement IX, en 1668.

—Une autre question nous est posée au sujet de l'indulgence des 60, 000 ans. Il faudrait une pleine page pour y répondre, et l'espace nous manque. Ce sera pour le mois prochain.

LES "SYMPATHIES" POUR LA REVUE.

Quelques amis de notre œuvre ont trouvé pour "Le Rosaire" de bonnes paroles de félicitation et d'encouragement. Nous tenons à les conserver, ce qui veut dire, dans le langage d'une Revue, que nous croyons devoir les publier.

Nous commençons par ceux que la Religion nous a unis de plus près, par les fils de l'AMI de notre bienheureux Père saint Dominique, les Pères Franciscains.

La Revue du Tiers-Ordre, publiée à Montréal, dit dans son numéro de février :

"Sous ce titre (Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines), nous saluons avec bonheur l'apparition d'une publication qui promet d'être bien intéressante. Tout le monde sait l'insistance que S. S. Léon XIII apporte à recommander la dévotion au saint Rosaire : c'est afin de seconder les vues du souverain Pontife que les RR. PP. Dominicains viennent d'entreprendre cette œuvre.

"La circulaire qui annonce cette publication parle modestement de *piété ;* mais la science qui distingue si avantageusement les fils de saint Dominique saura bien rendre cette piété très éclairée et très attrayante.

"A l'aide de cette Revue, les lecteurs les moins savants pourront pénétrer dans les trésors de science accumulés depuis plusieurs siècles par les Frères-Prêcheurs. Des illustrations soignées rendront ces connaissances encore plus tangibles. En résumé, le cœur s'améliorera en même temps que l'esprit s'ornera de nombreuses connaissances.

"Nous souhaitons plein succès à la Revue naissante ; puisse-elle donner un nouvel essor à la dévotion du Rosaire déjà si prospère et si populaire au Canada !

"Le Rosaire et le Tiers-Ordre de saint François sont les deux grands moyens d'action de Léon XIII ; nos vœux les plus sincères sont de les voir partout marcher côte à côte."

Prédication.—Le R. Père Rondot, de notre couvent de Saint-Hyacinthe, a quitté cette ville le 14 février pour aller prêcher le carême à la Nouvelle-Orléans.

Il y a quelque temps, le même Père a établi la confrérie du Rosaire dans une paroisse nouvelle du comté d'Arthabaska, fondée sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochain numéro.

Le R. Père Mothon, de Lewiston, prêchera le carême Montréal, et le R. Père Knapp à New-York.

—Une Dame demandait à Bourdaloue, s'il y avait bien du mal d'aller à la comédie, et de lire des romans : "Vous avez là-dessus plus d'expérience que moi, répondit Bourdaloue, c'est à vous de me dire ce que vous en pensez."

SAINT THOMAS—(7 *mars*).

" Pour la rémission de tous ses péchés, nous commandons à frère Thomas d'aller à Rome prendre la direction des études". Telle est la charmante injonction que nous trouvons dans les actes du chapitre tenu dans notre couvent d'Anagni, en 1265.

Et ce pécheur à qui l'on veut ainsi faire expier ses péchés, ce frère Thomas, qui est-il ? quel est-il ?

Quel il est ? Sans doute un savant, puisqu'il doit prendre la direction des études à notre couvent de Rome? Oui. Aussi la postérité l'a décoré du titre magnifique de Lumière du monde".

Peut-être un saint ? Ses titres ne seraient-ils pas trop pompeux pour un savant qui ne serait que savant ? Oui encore, car c'est dans ce mois de mars, le 7, que l'Eglise nous rappelle sa glorification céleste, et le propose à notre admiration et à notre imitation.

Un saint et un savant, alors ? Oui toujours, même un grand saint et un grand savant, et " le plus saint des

savants, et le plus savant des saints " ; cette double couronne brille sur son front : *bina corona præditus*.

Aussi, je me le demande, et on se le demande avec moi : pourquoi nous le présenter comme modèle ? L'admirer cela se peut, mais l'imiter ?

Eh bien ! que l'on se rassure. Saint Thomas, avant d'être le plus savant des saints, et le plus saint des savants, n'était autre qu'un homme qui s'appelait frère Thomas, comme saint Athanase, suivant l'originale expression de Pascal, " était un homme qui s'appelait Athanase, et sainte Thérèse, une fille qui s'appelait Thérèse ". Ce qui nous gâte, c'est de ne regarder plus les saints que recouverts d'un manteau de gloire, et par suite disproportionnés à notre état. C'étaient des saints, disons-nous, donc ce n'est pas comme nous.

Pardon ! c'est comme nous, et c'est tout à fait comme nous. Les distractions de frère Thomas, ou mieux ses abstractions, choses pour lesquelles notre société est si inflexible et si intransigeante, et qu'elle ne pardonne que difficilement, en font foi.

Invité, en effet, un jour, à dîner, par " le bon roi Louis le saint ", nous raconte son chroniqueur Guillaume de Tocco, frère Thomas s'en était modestement excusé à cause de son travail ; mais sur les instances du bon roi et l'ordre du prieur de Paris, l'humble maître laissa ses divines études, et s'en vint, l'esprit tout rempli des idées qu'il avait remuées dans sa cellule, prendre place aux côtés du prince. Son intelligence cependant, était tellement absorbée par les difficultés dont il cherchait la solution, que notre frère ne tenait aucun compte de ce qui se passait autour de lui, et même subitement, au milieu du repas, il frappe la table du poing et s'écrie : " Voilà un argument décisif, maintenant je puis conclure contre l'hérésie des manichéens, " et par le fait, il renverse plusieurs objets du service royal. Voilà donc aussi un argument décisif, et je puis conclure contre ceux qui ne voient les saints qu'à travers une auréole de gloire, que saint Thomas était un homme qui s'appelait frère Thomas, un homme tout à fait comme nous ; et voilà qui il est.

Saint Thomas donc naquit à la fin de l'année 1226, ou dans les premiers mois de l'année 1227, au château de Rocca-Secca, sur les confins de la Campanie. Il était de

haute lignée. Par son père, Landolphe, comte d'Aquin, il descendait des princes lombards, et était allié à la famille des empereurs d'Allemagne. Sa mère, Théodora, était issue de ces Seigneurs normands qui avaient chassé de l'Italie les Sarazins, et conquis le royaume des deux-Siciles. Il avait par suite, dans les veines, de ce sang barbare et fougueux qui avait fait des Normands les ennemis redoutés de l'Europe durant deux siècles : esprits rusés et chicaneurs, conquérants intrépides et audacieux, pirates sur mer, aventuriers sur terre, prompts à tourner leurs armes contre ceux pour lesquels ils avaient combattu, et à s'emparer du pays qu'ils avaient été appelés à défendre. A cela s'ajoutait, ce quelque chose qui faisait des Lombards " des Cavales indomptées ", fiers et orgueilleux dans leur indépendance, et dont le joug pesait sur les provinces conquises d'un poids plus énorme que la couronne de fer, symbole de leur rigidité barbare, sur la tête de leur roi. Un heureux mélange de ce qui a produit la finesse, la souplesse et la pénétration du caractère italien, était joint à cette énergie acharnée, à cette activité étonnante qui caractérise encore de nos jours les arrière-petits-fils de ces Normands saxons, les américains des Etats-Unis.

Par conséquent, je puis encore ici conclure que saint Thomas était un homme comme chacun de nous, apportant un tempérament empreint des qualités et des défauts de ses aïeux et de ses ancêtres.

Ses parents fondèrent sur lui de grandes espérances, et dès l'âge de cinq ans, ils l'envoyèrent au monastère du Mont-Cassin, ensuite à l'université de Naples, où il se fit remarquer déjà par la profondeur de son intelligence, en même temps que par la précocité de sa vertu. Dans cette ville où régnait le luxe et le plaisir, où la beauté du site, la douceur du climat, l'influence du soleil, invitent à la mollesse, notre jeune homme sut échapper aux dangers inévitables qu'offre toujours une grande ville à la jeunesse, et tandis que ses compagnons, durant leurs heures de délassement, couraient aux spectacles et aux joies mondaines, il se tenait à l'écart et visitait souvent l'Eglise des dominicains. Enfin, ses études terminées, il se présenta au couvent pour revêtir l'habit des Frères-Prêcheurs. Mais c'est là que l'attendaient de rudes épreuves.

Irritée de cette résolution, sa famille mit tout en œuvre pour l'ébranler ; elle le fit saisir par des soldats alors qu'il se rendait à Paris sur l'ordre de ses supérieurs, et enfermer dans une tour de leur château. Captif, rien ne fut de nature à le vaincre, ni menaces, ni caresses ; c'est pourquoi ses frères imaginèrent quoi !...un genre d'attaque vraiment diabolique, " capable,dit Guillaume de Tocca, d'amollir les rochers et de briser les cèdres du Liban." Ils introduisirent une courtisane dans sa prison ; et que fit notre saint ? ce que nous devrions faire. Il écouta ses perfides insinuations? Non. Il prêta l'oreille aux propres inclinations de ses sens ? Non. Il regarda les attraits du mal pour l'attaquer ensuite en face ? Non. Il discuta les propositions faites, et les sentiments de son cœur ? Non, toujours. Il fit dès l'approche du tentateur ce que nous devrions toujours faire. Il saisit dans le foyer un tison enflammé et repoussa et mit en fuite la fille d'Eve.

Donc les saints, ce n'est pas comme nous ? Pas du tout, ils ont leurs épreuves et leurs tentations comme nous avons les nôtres, mais ils ont un peu plus de bonne volonté et un peu moins de lâcheté.

Après cette victoire, notre héros parvint à s'échapper et fut envoyé en 1244 par Jean le Teutonique, quatrième général de l'Ordre, à Cologne, pour être le disciple de frère Albert, " le miracle de la nature, la stupeur de son siècle, " et auquel la postérité conserve le nom d'Albert le Grand. La profonde méditation du jeune dominicain le rendait fort taciturne ; et ses compagnons, ne voyant en lui qu'un condisciple semblable à eux qui ne parlait presque pas, l'appelaient en riant " le grand bœuf muet de la Sicile ". Mais Albert ayant bientôt reconnu sa grande capacité, dit à ses élèves, après l'avoir interrogé dans une grande assemblée sur une suite de questions bien épineuses : " Nous appelons frère Thomas un bœuf muet, " mais un jour les mugissements de sa doctrine s'enten- " dront par tout le monde ".

Rappeler ces mugissements,ce n'est pas le lieu ici, et d'ailleurs le temps nous presse trop pour suivre frère Thomas jusqu'à la fin de sa vie pas à pas. Il enseigna à Cologne, à Paris, à Naples, écrivit de nombreux ouvrages et éleva le chef-d'œuvre de la vérité philosophique et théologique, " chef-d'œuvre dont tout le monde parle, dit le

" père Lacordaire, comme tout le monde parle des pyra-
" mides d'Egypte, que presque personne n'a vues". Et ce chef-d'œuvre n'est autre que *La Somme théologique* qui fut déposée sur la table placée au milieu de la salle où siégeaient les Pères du Concile de Trente, à côté de la sainte Ecriture. Les souverains Pontifes, les Conciles, les ordres religieux, les universités, l'ont loué à l'envi. " Il
" a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles, " disait le pape Jean XXII. " Il a plus éclairé l'Eglise que tous
" les docteurs ensemble, ajoute-t-il encore ; Il a réchauffé
" la terre par le rayonnement de ses vertus, et l'a remplie
" de la splendeur de sa doctrine ", répète Léon XIII à son tour.

Mais tout cela n'a pas empêché le plus savant des saints et le plus saint des savants d'avoir été un homme comme nous, et pendant les quarante-huit années de sa vie, nous ne trouvons pas seulement un saint à admirer, mais encore un saint à imiter. Sans doute, il a eu des lumières spéciales, des grâces spéciales correspondantes au but que Dieu lui avait déterminé, mais n'avons-nous pas aussi nos petites révélations, nos grâces proportionnées à notre condition et à notre état, et ne pourrions-nous pas être plus purs, plus pieux, plus humbles comme lui-même a été pur, humble, pieux, en sachant se dominer. D'une race fière et hautaine, il acquit et garda en toute occasion une douceur inaltérable. Il prêchait en notre église du couvent de Saint-Jacques à Paris, quand un bedeau de la faculté des arts, fendant la foule, se place en face de la chaire et commande au prédicateur de faire silence, afin qu'il pût lire au peuple un avertissement de la part de ses maîtres, et il se met à lire une satire sanglante, remplie de calomnies et d'injures contre lui, ses frères et les religieux mendiants. Notre saint s'impatiente et lui ordonne de sortir ? Détrompez-vous, il sait se commander, ce que nous ne savons souvent pas faire, laisse maître Guillaume achever son libelle, et continue ensuite son discours, à partir de l'endroit où il l'avait laissé.

Est-ce bien difficile de se taire ? Non, bien plus facile que de parler, et surtout de bien parler.

Après une vie si bien remplie, saint Thomas d'Aquin mourut à Fosse-Neuve, le 4 mars 1274, quelques heures après minuit.

Il a joui de la plénitude de sa liberté, et de la grâce de Dieu. Il fut homme comme nous, et il devint un saint. Voilà qui il fut, et quel il fut.

Nous aussi nous avons notre liberté, et nous avons la grâce de Dieu, ou nous l'avons eue, et alors qu'en avons-nous fait, si nous ne l'avons plus? Nous avons la nature humaine comme lui : cherchons qui nous sommes, et quels nous sommes?

FR. A. DEIBER,
des fr. prêch.

PETITES NOTES *ou Correspondance de la Revue.*

M. V. A.... "Comme ces gravures y gagneraient si elles étaient publiées sur feuilles à part!"—A qui le dites-vous? Nous le croyons *fermement*, surtout quand nous comparons les *épreuves* qui nous viennent de notre graveur avec les résultats tels quels de la presse typographique. Mais c'est à grand sacrifice déjà que nous publions notre Revue ; c'en est un autre, et très appréciable, que d'y faire la dépense de pareilles gravures ; comment ajouter les frais d'un tirage à part, et sur papier de luxe? Que notre aimable artiste prenne un peu patience comme nous. Pour le moment, nous allons commencer par laisser la page blanche au *verso*, ensuite .....ensuite...si les abonnements viennent mieux et notre caisse y suffit, ...nous verrons. Nous y avons déjà vu pour l'encre. En comparant les numéros de février et de mars avec celui de janvier, on constatera un progrès, au moins de ce côté.

X. B.... "des articles courts."—C'est bien aussi ce que nous voudrions. Qu'on nous tienne compte, pour le passé, du mot de Pascal : "Je n'ai pas eu le temps d'être court."

L.-M. "Un peu de chronique, s'il vous plaît. Il n'y a que cela qui se lise."—C'est bien regrettable, mais comme nous voulons être lus, nous ferons de la *chronique*. On en a déjà vu les commencements au dernier numéro.

*W****..Vos pages sur "la Planchette" et la réponse sont encore forcément remises au prochain numéro. Pardon.

E. C. Votre "Chapelet d'une Irlandaise" est composé. Paraîtra sûrement en avril.

A. M. D. G.—Qu'il me soit permis, mon révérend Père, de vous demander une importante faveur au nom des saintes âmes du Purgatoires, à titre d'humble suppliant. J'ose vous prier bien instamment de consacrer à ces pauvres âmes une ou deux pages dans chaque livraison de votre édifiante Revue.

Ainsi nous verrions avec bonheur s'alimenter le zèle, la piété, la charité, la véritable et constante dévotion envers ces âmes souffrantes et délaissées, qui, hélas! sont beaucoup trop oubliées par un trop grand nombre. Comme les pauvres âmes du Purgatoire n'ont pas encore de Bulletin canadien pour plaider efficacement leur procès dans notre cher Canada, j'ai la ferme confiance que vous daignerez accéder à mes supplications réitérées.

—Cette prière part de trop bon lieu et plaide une trop bonne cause pour que nous mettions le moindre obstacle à ce qu'elle nous suggère. Nous comprenons cependant que ces deux pages qui nous sont demandées nous viendraient du dehors. Pourquoi ne viendraient-elles pas de la pieuse main qui elle-même nous les propose? L'invitation est très sincère.

LE IIIe CENTENAIRE DE S. HYACINTHE.

Lettre de Pologne (fin).

Des membres des vénérables chapitres de Cracovie et autres diocèses, du clergé paroissial et des divers Ordres religieux ont été appelés à présider diverses cérémonies et à occuper la chaire comme prédicateurs. . . . .

A côté des cérémonies principales, les journées étaient remplies par des cérémonies secondaires, par des chants et des prières qui commençaient à la pointe du jour, organisées souvent par les pèlerins eux-mêmes, et qui duraient jusque dans la nuit.

C'est ici qu'il faudrait tenter la description de la partie populaire des fêtes, la plus belle incontestablement et la plus touchante. Mais ce compte rendu nous paraît déjà long. Nous ne pouvons pas ne pas signaler toutefois, le nombre étonnant des pèlerins venus la plupart à pied malgré de longues distances, de toutes les frontières de la Pologne, leur enthousiasme et leur foi pendant les neuf jours, durant lesquels ils se sont pressés dans l'église et le couvent de Saint-Hyacinthe. Un étranger ne peut être que profondément frappé et ému au contact de la piété polonaise. Elle est très intense et communicative. J'ai vu prier les peuples du Midi, ceux de l'Espagne et de l'Italie ; ils sont célèbres par la manière d'exprimer leur foi, mais ils ne possèdent pas un don particulier du sens religieux des Polonais : le recueillement. Des foules qui ne se lassent pas de longues cérémonies et de longues prières, qui ne semblent pas distraites ni mécontentes dans les embarras et les écrasements inévitables de masses humaines entassées ou en mouvement : c'est là un phénomène rare et que j'ai pu constater à l'état de permanence dans notre église de Cracovie pendant les fêtes de saint Hyacinthe. Ce sentiment si profond, si intense, et pourtant si tranquille des choses religieuses, ne m'est jamais apparu plus visible que dans la grande procession qui termina, le dimanche 7 août, les solennités de la semaine.

Son Eminence, le cardinal Kopp, prince-archevêque de Breslau, présida les offices de cette journée. A cinq heures de l'après-midi, une procession générale se déroula à travers les rues de la ville, pour se rendre à la cathédrale ;

les associations de toute nature, avec leurs bannières, les autorités académiques, civiles et militaires, le clergé séculier et régulier de la ville et du dehors, et aussi une masse énorme de peuple, formèrent un défilé grandiose, entre des haies serrées de spectateurs attentifs. Les journaux ont estimé à trente mille le nombre des personnes qui recouvraient le parcours de la procession. Le chef de saint Hyacinthe, placé sur un riche brancard, était porté par les Prieurs Dominicains de la Province. Le clergé et les notabilités entrèrent seules dans la cathédrale où, en présence des reliques du saint, le Révérend Dr. Joseph Pelcrar, chanoine de Cracovie et professeur à l'Université, prononça un pathétique discours. De retour dans l'église du couvent, le peuple entier chanta d'une voix puissante les versets du *Te Deum*. Pendant le long parcours de la procession, un recueillement admirable avait régné partout. J'aurais vainement cherché pendant une heure et demie une tête d'homme couverte, ou une conversation engagée avec un voisin parmi la multitude des spectateurs.

Enfin, mon Révérend Père, je n'ose m'arrêter plus longtemps sur les réflextions personnelles que m'ont suggérées ces fêtes et la vue du peuple polonais. Il en est une cependant qui hante comme un fantôme l'esprit de l'étranger qui touche à la Pologne, et dans laquelle s'absorbent toutes les autres, je veux dire celle qu'évoque le mystérieux problème de sa destinée. Que de fois ce peuple m'est apparu comme un être étonnant qui a perdu son corps, mais qui a gardé son âme, vivant d'une vie spirituelle d'autant plus intense qu'elle est plus concentrée. La Pologne, c'est une âme avec ses facultés, c'est-à-dire sa foi religieuse, sa langue, son génie, son culte passionné des souvenirs, et elle est là en un coin de l'Europe, immatérielle, mais aussi palpable et aussi réelle qu'aux grands jours de son histoire. En voyant cette âme et la pérennité de sa vie, j'ai mieux compris que chez les peuples, c'est aussi l'âme qui est immortelle ; et je ne sais quelle voix murmurait obstinément à mon oreille, que Dieu qui rend aux âmes la dépouille transfigurée de leur corps se réserve aussi un jour de résurrection pour rendre la patrie aux âmes des peuples.

FR. MANDONNET,
des fr. prêch.

CHRONIQUE.

LES ÉCOLES DU NORD-OUEST.—Le Rév. Père Allard, O. M. I., naguère administrateur du diocèse de St-Boniface, a communiqué aux églises du Canada une requête adressée à son Excellence le Gouverneur Général en Conseil.

Le but de la pétition est de réitérer et de faire appuyer par tous les catholiques les justes représentations déjà faites au Parlement par S. E. le cardinal Tachereau, archevêque de Québec, et tous les autres archevêques et évêques de la Puissance, concernant la question des écoles séparées et le redressement des griefs dont souffrent les catholiques de l'Ouest canadien.

Ce document a été lu du haut de la chaire, dans toutes les églises catholiques, et un nombre immense de signatures est venu l'appuyer. Saura qui a besoin de le savoir ce que pensent les catholiques du Canada de la façon dont sont traités leurs compatriotes de l'Ouest. *Aux catholiques*, des *écoles catholiques!* Il nous a fallu du temps pour le vouloir, mais NOUS LE VOULONS ENFIN, NOUS LE VOUDRONS JUSQU'AU BOUT. On ne lutte pas sans danger contre la volonté d'un peuple !

PROCÈS DE CANONISATION.— La cause du B. de la Salle vient de faire un nouveau pas. Les miracles opérés par l'intercession de cet admirable éducateur des enfants du peuple ont été officiellement reconnus par la Sacrée-Congrégation.

On sait qu'il faut au moins trois miracles bien constatés pour permettre de procéder à la canonisation.

CONSISTOIRE.—On dit que le souverain Pontife tiendra un Consistoire au mois de mars, très probablement au commencement du carême, et que sa Sainteté se bornera à y préconiser les évêques aux sièges vacants, en se réservant de créer plus tard les nouveaux cardinaux.

COMMISSION DES ÉGLISES D'ORIENT.—La commission cardinalice pour les Eglises d'Orient vient de reprendre ses séances dans le double but de préparer la fondation d'un grand séminaire oriental à Constantinople, et d'appliquer aux chrétientés de rite roumain et ruthène, dans les Balkans, les sages dispositions que la constitution *Orien-*

talium dignitas Ecclesiarum a adoptées envers les Eglises d'Orient en général.

UN PRINCE PAIEN DÉCORÉ PAR LE PAPE.—Sur la demande de Mgr Jean Clerc, évêque de Vizagapatem, le souverain Pontife a nommé commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand le rajah indien, le prince Goyputee Rao, qui, bien que païen, a rendu de signalés services au catholicisme dans cette lointaine contrée. C'est grâce à lui, en effet, que Mgr Tissot a pu fonder, entres autres œuvres, celle des écoles pour les femmes indiennes, et confier ces écoles aux sœurs de Saint-Joseph. La devise par laquelle le noble rajah a voulu exprimer lui-même l'objet de cette œuvre peut se traduire : *Je cherche la lumière*... Et certes, en assurant à d'autres le moyen de la trouver, il a mérité l'honneur que le Pape a voulu lui faire et qui sera pour le prince païen, mieux avisé en cela que beaucoup d'autres, un nouveau stimulant pour arriver lui-même à la pleine lumière du catholicisme.

NON POSSUMUS.—Après le prince païen, le romancier Zola, tous deux traités selon leurs mérites.

Pendant son séjour à Rome, l'auteur de *Lourdes* fit faire à Léon XIII plusieurs demandes d'audience. Il choisit, pour la première, M. Lefebvre de Béhaine, ambassadeur de France près le Vatican : "Non, dit le Pape, je ne veux pas recevoir cet homme." Un prince de l'Eglise, le cardinal Rampolla, sollicité à son tour par l'ambassadeur, eut cette réponse, accentuée par trois mouvements de tête : "Non ....non....non, je ne le recevrai pas, je ne puis pas le recevoir." Enfin, Zola se rappelant qu'il avait écrit le *Docteur Pascal*, vient trouver le médecin du Pape, pour qu'il offre ses services au saint Père. Mais voilà qu'au cours de la visite, lorsque le nom du romancier fut prononcé avec la demande d'audience qui suivit, le Pape, redressa vivement la tête : "Encore M. Zola, dit-il, dites-lui, docteur, que je me porte bien." Depuis ce temps, M. Augias, comme on l'a si bien appelé, trouve que le Palais du Vatican ressemble très fort au Palais de l'académie.

> Quand donc au corps qu'académique on nomme,
> De roc en roc montant, grimperas-tu, rare homme ?

—A propos du fiasco de M. Zola à Rome, on rappelle la réception par Pie IX d'un autre romancier, également

incroyant, M. Hector Malot, qui avait eu le bon esprit de ne pas faire annoncer sa visite à coups de grosse caisse.

Voici comment M. Hector Malot raconte sa réception par Pie IX.

"Le Pape était arrivé à moi ; le *monsignore* qui le précédait me prit ma lettre d'audience :

"Le signor Hector Malot, présenté par l'ambassade, dit-il."

Le Pape me regarda un moment :

" Que voulez-vous de moi ?

Présenter mes hommages à votre Sainteté.

—Il faut me demander quelque chose.

"Je comprenais bien ce que je devais demander. Je restai embarrassé;il ne me convenait pas de demander une bénédiction que mes idées n'admettaient pas ; j'étais venu pour voir et non pour avoir. D'un autre côté, je voulais être respectueux pour ce vieillard qui me recevait chez lui ; ma situation était ridicule.

" De nouveau, le Pape me regarda en souriant, et me mettant la main sur le front :

—Eh bien, dit-il, je vous la donne tout de même.

" Et il passa à mes voisins les Anglais, me laissant assez ébahi ; j'aurais voulu pouvoir l'applaudir pour la façon spirituelle dont il m'avait *collé* !

Témoignages d'estime au saint Père.—Les malheureux catholiques polonais commencent à entrevoir le jour prochain de leur délivrance. Le nouveau czar Nicolas II, héritant du profond respect de son père Alexandre III, à l'égard du Pape, lui a accordé la grâce de 3,800 polonais, prêtres et nobles, étudiants et paysans.

Cette libération, impossible il y a quelques années, fait renaître l'espérance dans un grand nombre de familles désolées. Elles doivent leur bonheur à la touchante intervention de Léon XIII, père de tous les fidèles.

—Léon XIII vient de recevoir un présent magnifique du président de la République du Transvaal, Afrique du Sud. C'est un diamant de 971 carrats trouvé par un chef africain dans les mines de Jagersfontein.

Ce diamant, qui est le plus gros que l'on connaisse, est d'un blanc bleuâtre. Il est absolument parfait, excepté une petite tache imperceptible à l'œil nu.

Ce brillant a été estimé à 25 millions de francs (5 millions de piastres) par les hommes du métier.

Le chef Hottentot qui l'a trouvé a reçu 800 piastres et un cheval.

Le souverain Pontife a l'intention de fixer ce diamant sur une des couronnes de la tiare.

S. IGNACE DE LOYOLA.—En Espagne, les prêtres du diocèse de Madrid ont adressé à leur évêque une supplique demandant que saint Ignace de Loyola, le glorieux fondateur de la Compagnie de Jésus, soit proclamé par le Pape *docteur de l'Eglise universelle*. Ces prêtres rappellent que les *Exercices spirituels* qui avaient été accueillis par les applaudissements du Concile de Trente et de nombreuses universités savantes, ont plus fait entrer d'âmes dans le ciel qu'ils ne contiennent de lettres.

MGR. SOULÉ.—Le gouvernement français a nommé monseigneur Soulé grand'-croix de la Légion d'honneur. Cette distinction a été accordée à l'ancien évêque de Saint-Denis de La Réunion en récompense des services qu'il a rendus à la France. L'illustre archevêque de Léontopolis et administrateur apostolique de la Guadeloupe, Mgr. Soulé, est bien connu à Montréal. Il y a quelques années il a été le prédicateur du carême à l'église Notre-Dame de cette ville.

REVUE NATIONALE.—Nous saluons l'apparition, sous ce titre, d'une nouvelle Revue publiée à Montréal. Le meilleur vœu que nous puissions faire à son sujet, c'est qu'elle défende la bonne cause *en bon français*.

BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES—Nos amis, MM. J.-E. Roy et P.-G. Roy, de Lévis, viennent de fonder à leur tour une revue qui sera, celle-là, toute d'histoire et d'érudition. M. J. E.-Roy est un chercheur, doublé d'un écrivain correct. Diverses études qu'il a publiées sur des points inexplorés d'histoire locale, lui ont déjà fait une réputation solide. Qu'il accepte pour sa Revue les meilleurs vœux d'un ancien ami et condisciple, et parmi ces vœux, celui du courage et de la persévérance. Il le verra bien, s'il ne l'a déjà vu, notre pays n'est pas très mûr pour les travaux d'érudition. Cependant nous félicitons M. Roy de lui ouvrir cette voie nouvelle.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE MARS

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES

Abréviations :

C.—confesseur
M.—martyr
V.—Vierge
O. N.—de notre ordre
D.—fête double
T-D.—fête tout double

1 Vendredi. B. Christophe, C. O. N. *D.* Mem. de S. Albin, Ev. C.

2 Samedi. B. Henri Suso, C. O. N. *D.*

3 1er Dimanche de Carême (1er *du mois*). Office du jour.

Pour les confrères du Rosaire : *Trois Indulg. plén. : 1o Communion ; 2o Visite de l'autel de la confrérie ; 3o Procession.*

4 Lundi. S. Casimir, C. *D.*

5 Mardi. Ste Scholastique, V. *D.* (10 *février*).

6 Mercredi. Quatre-Temps. B. Jourdain de Pise, C. O. N. *D.*

7 Jeudi. S. THOMAS D'AQUIN, C. O. N. Doct. et Patron des écoles catholiques. *T. D. avec Octave solennelle.*

—Pour les Tertiaires : UNE INDULGENCE PLÉNIÈEE, s'ils visitent une église de l'Ordre ; une autre INDULGENCE PLÉNIÈRE si, visitant une église de l'Ordre, ils y récitent l'oraison pour la paix : une autre INDULGENCE PLÉNIÈRE si, après la communion, ils récitent à genoux l'oraison pour le Pape, ou, faute de la savoir, le *Pater* pour le Souverain Pontife. Pour les Confrères du Rosaire et de la Milice Angélique UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE.

8 Vendredi. Quatre-Temps. La Ste Lance et les SS. Clous de N.-S. J.-C. *T. D.* Mém. de S. Thomas chaque jour de son Octave.

9 Samedi. Quatre-Temps. Ste Françoise Romaine, Veuve. D.

10 2e Dimanche de Carême (2e *du mois*). Office du jour.

—Pour les Tertiaires : UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE si, après la communion, ils récitent l'oraison Pour le Pape.—Pour les Confrères du Saint Nom de Jésus : 1o UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE, si, confessés et communiés, ils assistent à la procession. 2o SEPT ANS et SEPT QUARANTAINES, s'ils visitent la chapelle de la Confrérie.

11 Lundi. B. Réginald, C. O. N. D. (12 *février*).

12 Mardi. S. Grégoire le Grand, P. C. D. *T. D.*

13 Mercredi. Les Sept Fondateurs de l'ordre des Servites. *D.* (17 *février*).

14 Jeudi. L'Oct. de S. Thomas. *Solennelle.*

15 Vendredi. Le S. Suaire de N.-S. J.-C. *T. D.*

16 Samedi. B. Alvarez, C. O. N. *D.* (19 *février*).

17 3e Dimanche de Carême (3e *du mois*). Office du jour.

—Pour les Confrères du Saint-Sacrement : UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE si, confessés et communiés, ils assistent à la procession, visitent une église et prient aux intentions ordinaires.

Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.

18 Lundi. Bse Sibylline, V. O. N. *D.*

19 Mardi. S. JOSEPH, EPOUX DE LA Bse V. MARIE, PATRON DE L'EGLISE CATHOLIQUE. *T. D. avec Oct. solennelle.*

Indulg. plén. pour tous les fidèles.

20 Mercredi. B. Aimon, C. O. N. *D.* (21 *février*). Mém. de S. Joseph chaque jour de son Oct. Mém. de S. Valentin, M.

21 Jeudi. S. Benoît, Abbé. *D.*

22 Vendredi. Les Cinq Plaies de N.-S. J.-C. *T. D.*

23 Samedi. S. Jean de Dieu, C. *D.* (8 *mars*).

24 4e Dimanche de Carême. Office du jour.

25 Lundi ANNONCIATION DE LA Bse VIERGE MARIE. *T. D. avec Octave solennelle* (1er *mystère joyeux.*)

—Pour les Tertiaires : 1o UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE si, après la communion, ils récitent l'oraison pour le Pape, ou, faute de la savoir, un *Pater* à l'intention du souverain Pontife. 2o UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE POUR LES DÉFUNTS : se confesser et communier. 3o L'INDULGENCE PLÉNIÈRE attachée à l'absolution générale qu'ils peuvent recevoir de tout prêtre approuvé. En outre, plusieurs INDULGENCES PLÉNIÈRES ET PARTIELLES, par participation aux grâces concédées pour ce jour-là à d'autres Tiers-Ordres et Confréries.—Pour les confrères du Rosaire : 1o UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE, à cause du Mystère, s'ils visitent l'autel du Rosaire. 2o Une autre INDULGENCE PLÉNIÈRE commune à toutes les fêtes de la sainte Vierge, s'ils visitent une église quelconque. 3o Une autre INDULGENCE PLÉNIÈRE, pour assister à la procession de la Confrérie là où elle se fait ce jour-là.

Une autre plén. pour la récitation du Rosaire entier en ce jour.
Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.

26 Mardi. L'Octave de S. Joseph. *Solennelle.* Mém. de l'Annonciation tous les jours de son Octave.

27 Mercredi. B. Pierre Jérémie, C. O. N. *D.* (10 *mars*).

28 Jeudi. S. Patrice, Év. C. *D.* (17 *mars*).

29 Vendredi. Le Précieux Sang de N.-S. J.-C. *D. T.*

30 Samedi. R. Ambroise de Sienne, C. O. N. *D.* (22 *mars*).

31 Dimanche de la Passion (*dernier du mois*). Office du jour

Tous les jours du Carême, à partir du mercredi des Cendres :

Pour les tertiaires : INDULGENCES DES STATIONS DE ROME, si'ls visitent cinq autels d'une église, ou, s'il n'y en a qu'un, cinq fois l'autel d'une église quelconque.

Indulg. plénière : Deux vendredis de Carême, au choix. Pour les Confrères du Rosaire.

1o Indulg. plén. pour les personnes qui récitent le chapelet en commun, trois fois la semaine ; 2o Indulg. plén. pour la communion.